

## **Retour à la résurgence de l'Orbe – 21 février 2021 –**

Il était temps pour nous de retourner à la source de l'Orbe, comme on l'appelle dans le langage courant, et non la résurgence de l'Orbe qui fait plutôt scientifique.

Il y avait plus de deux semaines que les grandes pluies s'étaient calmées, plus de deux semaines que le lac Brenet avait quitté sa plus grande extension. C'avait été précisément le 5 février, quand nous étions allés nous promener au bord de ce lac pour le voir un peu à la manière d'autrefois, c'est-à-dire ayant quitté son lit ordinaire pour s'en aller presque lécher les maisons du bord.

Un spectacle que l'on ne peut que fixer une nouvelle fois, non plus sur la pellicule, mais dans les entrailles inconnue de notre petit appareil, rustique, blanc comme neige, ne vous donnant pas des pixels par milliers au cm<sup>2</sup>, mais compagnon fidèle depuis trois ou quatre ans qu'il nous serait douloureux de quitter ainsi, par perte ou ayant considéré qu'il ne remplissait pas les fonctions ordinaires qui est de vous proposer des photos d'une netteté absolue.

On a toujours considéré que le sujet primait sur la qualité maximale qui, dans l'ensemble, ne sert à rien. Pourvu que votre sujet mis en boîte n'ait pas des couleurs inverses de celles que l'on a pu admirer, que la distorsion quant aux verticales ne soit pas trop prononcée, que la lumière soit suffisante, et tout est bien.

Aux sources, nous étions descendus par les hauts, rencontrant au passage la grande Grotte aux Fées, l'eau sortait à flots. Moins certes qu'en ce début de 2018 où la rivière était d'un volume formidable, et où les affluents du côté occidental étaient au maximum de leur rejet, avec même de l'eau sortant à gros bouillons de la petite grotte aux Fées. Mais le volume de ce jour-là bien suffisant pour vous faire vous poser cette multitude de questions dont la principale est celle-ci :

Comment est-il possible, après deux semaines où la pluie a cessé et où une part importante de la neige a disparu, qu'il puisse sortir encore autant d'eau de la montagne. Mais celle-ci va se vider complètement en quelques heures, pourrait-on se penser. Elle va s'épurer. Il n'est pas possible que la source donne autant, et même si c'est un peu moins, pendant encore des jours et des jours, voir des semaines et des mois. Non, en restant là suffisamment longtemps, quelques heures disons, on va finir par la voir diminuer de volume. Elle va devenir même toute petite, ne laissant plus échapper de la montagne qu'un filet d'eau insignifiant.

Et pourtant on le sait, ce ne sera pas, l'eau sortira toujours, avec un débit certes atténué, mais sans que cela ne gêne le coup d'œil. Il y aura donc encore cette eau qui court sur le vert foncé des mousses. Le spectacle n'aura rien perdu de sa superbe. Et l'on pourrait rester là des heures à l'admirer et à tenter des calculs toujours repris, jamais certifiés. Simple jeu, à la manière de la baignoire qui se vide dans des problèmes d'arithmétique d'anciens ouvrages.

Comptons donc pour le bassin supérieur de l'Orbe, c'est-à-dire la Vallée de Joux plus le vallon Bois-d'Amont - Les Rousses, 30 km de long sur environ 8 de large. Cela fait à vue de nez 240 km<sup>2</sup> pour ce bassin. Il serait tombé 40 cm de pluie lors de ces dernières semaines, neige y comprise. Cela fait donc 96 000 000 (96 millions) de m<sup>3</sup>. Comptons 100 millions pour faciliter le calcul et admettons des journées de 100 000 secondes. Nous aurions donc là, à condition de ne pas tenir compte de l'eau déviée du lac Brenet sur les usines de La Dernier, et à supposer un débit au sortir de la résurgence de 10 m<sup>3</sup> seconde – ce serait 20 m<sup>3</sup> dans les cas extrêmes – de l'eau pour alimenter la source pendant 5 millions de secondes, soit pendant 50 jours. Or l'on sait que dans 50 jours la montagne crachera toujours sa fabuleuse quantité d'eau. Notre calcul serait-il donc injuste ?

Certes, en ce sens qu'il neigera à nouveau, qu'il pleuvra à nouveau et que la quantité totale d'eau sortie de la montagne serait bien supérieure à celle fixée par nos calculs. À 2 m<sup>3</sup> de précipitation par m<sup>2</sup> de terrain pour l'ensemble de l'année, cela ferait quelque 480 millions m<sup>3</sup> ! A 10 m<sup>3</sup> seconde, nous voilà avec de l'eau en suffisance pour que la source offre la même quantité pendant 250 jours. On se rapproche donc du débit annuel. Et l'on casse les pieds de nos éventuels lecteurs avec des chiffres aussi approximatifs. Un jeu, vous dis-je !

N'empêche, on peut penser ce que l'on veut, établir les calculs que l'on souhaite, l'eau coule toujours. Sans interruption. Elle est même rejointe plus loin par d'autres petites rivières issues de la rive occidentale. Le tout offre un tableau fascinant, duquel on ne peut se détacher. On est surpris aussi par la végétation de l'endroit. Ces immenses sapins qui dressent leurs pointes vers un ciel situé très haut au-dessus de nous. Nous sommes même petits au pied de ces géants. Nous sommes plus encore petits vis-à-vis de ces forces de la nature qui ont façonné ces lieux depuis des milliers voire des millions d'années, tandis que nous, avec nos quelques siècles de colonisation, nous croyons être tout. Nous exploitons l'eau, nous l'avons fait pour la forêt, pour à peu près tout. Nous avons colonisé cette terre, et pourtant, au vu de l'immensité des temps, nous ne pouvons qu'en avoir la certitude, nous ne sommes que peu de chose. Fugitifs même, un petit passage et puis disparaît. Et l'Orbe fabuleuse de couler toujours, de ne jamais arrêter, de ronger les montagnes d'emporter avec elle des matériaux qui finiront Dieu sait où. Les barrages auront été rompus, l'eau sera libre. Elle aura reformé des courbes, de belles orbes qui ne donneront pas le nom d'Orbe, affirment les spécialistes. Ça n'a rien à voir qu'ils disent. Qui faut-il croire, la tradition, nos nouveaux linguistes qui peuvent faire la différence entre un u et un ou, qui peuvent suivre le sens de ces deux lettres tout au long des siècles et de nous l'expliquer ?

Nous ne sommes que de passage. Et cette notion prend d'autant plus d'importance que l'on vieillit. Pour sonner un peu comme un dernier avertissement. Enfin, c'est bien vrai, mais oublions quand même.

Nous avons longé le cours de l'Orbe sur sa rive droite, nous avons franchi le pont, nous sommes remonté par la rive gauche. Rencontrant justement ces ruisseaux, et même l'on peut parler ici de rivières tant leur débit est abondant, dégorgeant du glacis occidental. C'est ici la patrie des ifs. Il y a même l'Ile aux ifs. Un panneau explicatif qui fait de cette plante, si l'on venait à absorber ses aiguilles, une tueuse redoutable. Et tout soudain, dans cette promenade, nous avons oublié l'eau, l'eau blanche du cours principal, pour nous attarder sur cette plante à laquelle nous n'avions jamais porté aucun intérêt jusque là.

On veut donc voir des ifs partout, on voudrait connaître les vertus et les méfaits de la plante, on voudrait presque recenser toutes celles que l'on peut découvrir au bord de l'Orbe, ou déjà plus haut contre la montagne où elle doit monter, selon nos déductions, presque jusqu'au niveau de la route, à quelques centaines de mètres d'ici. Il y a des arbres de ce nom encore très jeunes, il y en a aussi de plus âgés, mais aucun qui n'apparaisse d'un volume dépassant l'ordinaire. Il est probable que cette forêt-là était aussi exploitée. Car le bois est reconnu pour sa dureté, son imputrescibilité. On le haïssait aussi pour sa toxicité, surtout vis-à-vis du bétail qui pouvait en mourir en broutant ses aiguilles.

Bref, voici l'if devenu champion de notre intérêt alors que l'on abandonne l'Orbe, que l'on quitte ce lieu mythique et mystique, d'aucunes troupes d'exaltés qui viendraient par là pour danser le sabbat sous ces grands arbres au bruit ininterrompu de la rivière.

Un regard encore sur ce monde d'eau, humide à l'excès, où pourtant les arbres n'ont pas l'air de s'en plaindre, vu leur hauteur formidable. Une impression d'angoisse tout de même, que cette forêt, pour une raison ou pour une autre, puisse disparaître, tous les arbres ayant dépéri d'une maladie quelconque plutôt que de sécheresse.

Un regard encore, et puis la nécessité que l'on pressent pour le retour, de revenir à ce beau texte de Horace-Bénédict de Saussure qui avait lui aussi passé par là, en 1779, quelques mois avant Goethe, et en avait tiré un récit d'un charme si extraordinaire que l'on s'étonne qu'il n'ait pas été reproduit en grand sur l'un ou l'autre de ces multiples panneaux positionnés aux bords des chemins.

*Un rocher demi-circulaire, élevé au moins de deux cents pieds, composé de grandes assises horizontales, tallées à pic, et entrecoupées par des lignes de sapins, qui croissent sur les corniches que forment leurs parties saillantes, ferme du côté du couchant la vallée de Vallorbe. Des montagnes plus élevées encore et couvertes de forêts, forment autour de ce rocher une enceinte qui ne s'ouvre que pour le cours de l'Orbe, dont la source est au pied de ce même rocher. Ses eaux, d'une limpidité parfaite, coulent d'abord avec une tranquillité majestueuse sur un lit tapissé d'une belle mousse verte ; mais bientôt entraîné par une pente rapide, le fil du courant se brise en écume contre des rochers qui*

*occupent le milieu de son lit, tandis que les bords moins agités, coulant toujours sur un fond vert, font ressortir la blancheur du milieu de la rivière : et ainsi elle se dérobe à la vue, en suivant le cours d'une vallée profonde, couverte de sapins, dont la noirceur est rendue plus frappante par la brillante verdure des hêtres qui croissent au milieu d'eux<sup>1</sup>.*

*On comprend en voyant cette source, comment les poètes ont pu déifier les fontaines, ou en faire le séjour de leurs divinités. La pureté de ses eaux, les beaux ombrages qui l'entourent, les rochers escarpés et les épaisses forêts qui en défendent l'approche ; ce mélange de beautés tout à la fois douces et imposantes, cause un saisissement difficile à exprimer, et semble annoncer la secrète présence d'un Etre supérieur à l'humanité. Ah ! si Pétrarque avait vu cette source, et qu'il y eût trouvé sa Laure, combien ne l'aurait-il pas préférée à celle de Vaucluse, plus abondante peut-être et plus rapide, mais dont les rochers stériles n'ont ni la grandeur, ni la riche parure qui embellit la nôtre !<sup>2</sup>*



---

<sup>1</sup> Une description absolument parfaite. Le spectacle est identique encore aujourd'hui à une virgule près !

<sup>2</sup> Horace-Bénédict de Saussure, Voyages dans les Alpes, Genève, 1834, pp. 36-38.



Cours principal.



Cours secondaires.



Cours secondaires avec ifs.





Anciens canaux.